

Eider Rodriguez

Tant de chats

Traduit du basque par Joana Pochelu



Collection *Euskal Sortzaileak*
Direction : Mari Jose Olaziregi

Conception et mise en page : Jose Luis Agote

Illustration de couverture : Juan Azpeitia, 2012

© Eider Rodriguez, 2012

© Pour la traduction du basque vers le français : Joana Pochelu

D.L. SS-1858/2012

ISBN 978-84-616-2310-5

Etxepare Euskal Institutua

Prim, 7 - 1

E-20006 Donostia-San Sebastián

etxepare@etxepare.net

www.etxepareinstitutua.net

Imprimerie : Leitzaran Grafikak, S.L. Martin Ugalde Kultur Parkea. Andoain (Gipuzkoa)

Tant de chats

LES TERRAINS d'Agnès et d'Yves sont séparés par un vieux grillage vert, qui tombe en pièces chaque jour un peu plus. Chacun chez soi, mais les deux prennent leur petit-déjeuner en même temps.

Agnès sait tout ce qu'il faut savoir à propos de monsieur Dubois : par exemple, que tous les matins, pendant que d'une main il feuillette le *Sud Ouest* de la veille, de l'autre, il tient une tasse de café. Qu'il tient la tasse en l'air jusqu'à avoir parcouru tout le journal, et en arrivant à la dernière page, il boit le café d'une traite. Que jusqu'à l'an passé, il fumait aussi une cigarette. Mais il a arrêté de fumer. Après le petit-déjeuner, la douche. Il va à la fenêtre les cheveux coiffés vers l'arrière et il verse les croquettes dans l'écuelle, tandis que le chat lui donne des coups de tête sur sa main. Ensuite, il ferme les rideaux de la cuisine et du salon.

Yves ne sait pas grand-chose à propos de madame Duhalde : qu'elle a un jardin, petit mais très soigné, que tous les mercredis elle jette une bouteille de cognac au recyclage, et que, bien qu'elle soit mince et petite, elle a une fille grosse qui vit en Espagne et qui vient la voir à Noël.

A neuf heures moins dix, Yves allume la camionnette sur laquelle est inscrit le nom de sa boutique de luminaires, et part au travail.

Agnès vaque aux travaux domestiques et au jardin.

Il n'y a que la météo qui perturbe le quotidien des deux voisins.

Cela fait trois ans qu'ils vivent côte à côte. La maison qu'Yves a achetée appartenait à un couple âgé de Madrid.

Les mercredis, Yves dîne avec ses deux fils. S'il ne fait pas trop froid, à la terrasse, été comme hiver. Ces soirs-là, Agnès les entend de son jardin, sans avoir besoin de se cacher, tant la végétation de son voisin est abondante. Ils parlent de rugby, mais aussi de voitures et de femmes. De temps en temps ils parlent de la vendeuse de la station essence de Pausu, et aussi des filles d'un cousin. Et Agnès rougit de honte en pensant que père et fils pourraient partager la même femme.

Chaque fois, Agnès rêve d'arriver une dinde rôtie entourée de pommes de terre ou de marrons à la main, qu'elle les sert jusqu'à faire déborder leurs assiettes, qu'elle accepte un verre ou deux, qu'elle rigole, sans trop se mettre en avant.

Mais cela fait des semaines qu'il fait mauvais, et Agnès ne voit Yves que le matin, car il dîne au salon, à la lueur de la télévision. Mais Agnès a appris à lire les ombres.

Les journées lui paraissent longues maintenant. Avant, lorsqu'elle s'occupait de madame Bretal, Yves

et elle rentraient chez eux quasiment à la même heure. Mais quand la vieille est morte, Agnès s'est retrouvée sans travail, et la fille de l'ANPE lui a proposé de remplir les papiers de la retraite. Bien que ce soit le jeudi soir qu'elle ait l'habitude de parler avec sa sœur qui habite à Toulouse, elle l'a appelée ce lundi matin-là pour lui demander conseil. Elle, elle a vite tranché le dilemme. L'après-midi, sa fille lui disait la même chose que lui avait dite sa sœur. Ce même mercredi, Agnès était donc devenue une femme retraitée.

Maintenant, quand Yves part au travail, Agnès donne à son chat un sachet d'aliment humide, et « il suffit de regarder son pelage brillant pour savoir que c'est un chat heureux », pense-t-elle, et elle caresse Lili afin de la tranquilliser, car elle devient nerveuse lorsqu'un autre chat rôde près de la maison.

JUSQU'A ce que cela arrive, ils n'avaient jamais eu de longues conversations. C'était un après-midi de novembre. En sortant de la douche, il a semblé à Agnès entendre le gémissement triste d'un enfant aux alentours de la maison. Elle est sortie à la terrasse vêtue de son peignoir et elle a vu Yves de l'autre côté de la haie, en sandales et avec le balai à la main. Au beau milieu du jardin d'Agnès, dans le moelleux des hortensias rouillés, le chat tigré de monsieur Dubois avait pris Lili. La petite chatte de madame Dubois était pattes écartées, face contre terre, la tête tournée vers le ciel, poussant des hurlements plus forts que s'il s'était agi de ceux d'un train qui déraile.

Agnès en a été émue et a serré la ceinture de son peignoir.

— Madame Duhalde ? Puis-je venir dans votre jardin ?

— Oui, venez.

Yves a poussé son chat du manche de son balai, et l'espace d'un instant on aurait dit qu'il avait réussi, mais les deux chats se sont éloignés en courant sous le figuier d'Agnès, tout en restant imbriqués.

Agnès a essayé de dire quelque chose, mais elle a pris un pot en verre sur la table de la terrasse et le leur a envoyé dessus. Les chats ont regardé leurs maîtres, interrompant leurs ébats.

Yves a tendu la main à Agnès :

— Bonjour.

— Oui, bonjour.

— Quel tapage... Ils y sont depuis longtemps ? Excusez-moi, j'étais en train de bricoler avec la perceuse et je ne m'en suis pas rendu compte.

— Ne vous en faites pas, les animaux sont comme ça, a dit Agnès en soulevant le chat blanc. N'est-ce pas Lili ?

— Liliane ? Drôle de nom pour un chat.

— Non, Lili. *Fleur*. En basque Lili veut dire *fleur*.

— Je la connais, vous savez. Elle dort chez moi parfois, sur la chaise que j'ai sur le balcon.

— Ce n'est pas vrai ? a dit Agnès, honteuse.

— Oui, ça fait longtemps. Elle a même déjà fait un somme sur mon canapé, elle aime bien ma couver-

ture, a dit le voisin en fermant les yeux comme pour lui signifier que ça ne l'embêtait pas.

— Je ne sais pas quoi dire, je ne savais pas que cette petite coquine...

— Ne vous en faites pas, madame Duhalde, elle ne me dérange pas.

— Merci beaucoup, vous êtes très aimable.

— Je vous en prie !

Yves a caressé la tête de Lili, et Agnès a été surprise de la taille de sa main.

— J'espère être arrivé à temps.

— C'est de ma faute. J'ai pris rendez-vous plusieurs fois pour la faire castrer, mais au dernier moment je fais toujours machine arrière. N'est-ce pas Lili ?

Lili semblait inquiète, flairant le mâle qu'on lui avait arraché, donnant des coups de griffes inoffensifs dans l'air, voulant s'échapper des bras d'Agnès.

— Elle est vraiment belle. C'est un persan ? Yves a pris la petite patte de Lili, comme s'il allait lui demander sa main.

— Oui, peut-être pas complètement, mais oui.

— Vous devriez faire attention ; elle est trop belle pour la laisser en liberté. Il y a beaucoup de gens malintentionnés par ici, qui prennent ce qu'ils ont à portée de main, en se fichant des préjudices causés. Il faut se méfier d'eux.

— Mais c'est dur de la garder enfermée.

— C'est sûr que ces petits diables connaissent bien toutes les fissures.

— Et comment s'appelle le vôtre ?

— Aitatxi.

— Le vôtre aussi est beau...

Agnès a caressé le ventre d'Aitatxi et sa petite main a disparu dans le pelage touffu.

— Non, Aitatxi n'est pas beau. Il est grand, ça oui. Il fait sept kilos. On l'a offert à mon ex-femme alors qu'il n'était qu'un chaton, il avait déjà un nom, Fifi ou Pioupiou ou quelque chose comme ça, mais au fur et à mesure qu'il grandissait, il s'est mis à ressembler à mon grand-père, et on lui a changé de nom. Il était militaire. Mon grand-père, je veux dire. Lui aussi parlait basque, comme vous.

— Non, moi maintenant...

— Et cette canaille a la même figure. Je vais vous montrer son portrait et vous me direz ce que vous en pensez.

Agnès ne savait pas s'il voulait lui montrer le portrait de suite ou dans un avenir proche, et tout à coup, elle a ressenti le besoin de s'en aller. Elle s'est couvert la poitrine avec Lili :

— Je vais prendre froid.

— Quand elle est partie de la maison, elle a voulu prendre le chat, mais je l'en ai empêchée. Je n'allais pas la laisser partir avec mon papy !

Agnès savait qu'il avait un rire sonore, primaire, car elle l'avait entendu lors de dîners avec ses fils, mais elle ne savait pas qu'il avait de grandes dents.

DEPUIS l'accouplement, Agnès ne laissait plus Lili sortir de la maison, mais Aitatxi s'était mis à la chercher, à rôder autour de la maison au petit matin. Le miaulement déchirant de Lili réveillait Agnès. Elle lui caressait le dos en lui disant : « il ne vaut mieux pas pour nous, il ne vaut mieux pas, princesse ». Pendant la journée, Lili passait des heures le museau contre la vitre, frottant son dos contre tous les coins de meubles.

Une de ces nuits-là, alors que dans la cuisine Agnès nettoyait les urines de Lili à l'ammoniaque, Aitatxi est apparu de l'autre côté de la fenêtre. Lili s'est mise à donner des coups de tête contre la vitre, haletante, les yeux convulsés, son anus pressé contre la fenêtre, en poussant des gémissements qu'on pouvait entendre dans tout le voisinage. Agnès a ouvert un sachet d'aliment humide et l'a passé par la fente de la fenêtre, mais Aitatxi l'a jeté par terre d'un coup de museau. Quand Agnès a essayé d'apaiser la chatte, elle a reçu un coup de griffe dans le cou. Les yeux pleins de larmes, Agnès a ouvert la fenêtre à Lili, et dès que celle-ci est arrivée près de la porte, Aitatxi est monté sur elle.

Agnès sanglotait dans la cuisine lorsque la sonnette a retenti.

— Madame Duhalde ? C'est monsieur Dubois, puis-je monter ?

Agnès est sortie sur le pas de la porte, vêtue de son pyjama d'hiver. Yves lui a tendu la main. Il était trois heures du matin et il avait le balai à la main.

— Je n'aurai pas dû le laisser sortir de la maison, mais ce satané chat... Deux jours sans pouvoir fermer l'œil... Je suis désolé. Où sont-ils allés ?

Agnès a séché ses larmes de la manche de son pyjama, et a accompagné son voisin à travers la maison qui se trouvait dans l'obscurité, jusqu'à la terrasse de derrière. Lorsqu'ils sont arrivés près des chats, Yves a poussé Aitatxi avec son balai et Lili est sortie, tel un ressort. Immédiatement, le chat s'est mis à se frotter aux pantoufles d'Yves, en ronronnant.

Lili, embellie par les empressements de son bien-aimé, les regardait du haut de la balustrade.

— Moi j'en profite pour nettoyer la maison. Hier soir j'ai nettoyé l'extracteur de fumée, et aujourd'hui je vais essayer d'ôter ces éclaboussures de peinture qu'il y a sur le sol, lui a dit Agnès. Voulez-vous un verre de lait ? Du Ricoré ? Entrons, nous allons prendre froid.

Yves portait un peignoir en satin, et en dessous, le haut de son survêtement et un caleçon. Quand Agnès s'en est rendu compte, elle a tourné la tête, comme elle le faisait devant les scènes violentes de la télé.

— Le médecin m'a interdit les laitages, à cause du cholestérol.

— J'ai fait un gâteau cet après-midi, vous allez en prendre un petit morceau ?

— Ah, ça oui, je ne peux pas refuser !

On sentait encore l'odeur du beurre dans la cuisine d'Agnès. Sur la table, dans le plat du four, un gâteau immaculé, toujours dans son moule. Agnès a pris un long couteau et en a découpé une part.

Aitatxi et Lili se sont mis à se poursuivre autour de la table. De temps en temps, Lili se couchait sur le dos et étirait ses pattes, comme une star de cinéma. Aitatxi s'approchait d'elle, lui donnait un petit coup de griffe pour s'amuser, la reniflait, en l'appelant.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas de Rico-ré ? Je vais vous le faire avec peu de lait et beaucoup d'eau...

— Non, vraiment. Peut-être — et Agnès s'est rendu compte qu'une de ses dents bougeait lorsqu'il rigolait —, peut-être... a dit Yves voulant se montrer malicieux.

Agnès lui a tendu son verre, tout en le regardant. Celui-ci a trempé le gâteau deux ou trois fois, jusqu'au fond, en laissant des miettes dans le lait.

Aitatxi a sauté sur Lili, et celle-ci s'est aplatie comme un tapis.

— Il est temps de partir, Yves a donné un petit coup de pied sur la cuisse de son chat. Madame Duhalde, le gâteau était délicieux.

Agnès a accompagné le voisin et son chat jusqu'à la porte, Lili dans les bras.

AGNÈS se faisait belle quand elle devinait qu'Yves était chez lui. Le matin, elle se coiffait dès qu'elle se levait. L'après-midi, quand les dix-huit heures approchaient, Agnès ouvrait les rideaux du salon et s'habillait comme pour sortir. Elle feuilletait le catalogue de *La Redoute* et des grands magasins, assise sur le petit canapé, car

c'était celui qui était le plus près de la fenêtre. Un jour, sur le chemin de la salle de bain, Agnès a trouvé une trace jaunâtre sur le sol :

— Ma pauvre petite, qu'est-ce qu'on t'a fait ?

Lili a frotté sa tête contre les jambes d'Agnès. Celle-ci lui a offert du lait tiède dans une tasse à café, et la chatte l'a lapé, proprement. Elle a immédiatement appelé le vétérinaire.

— Madame Mitxelena, Agnès Duhalde à l'appareil. Je vous appelle car je ne sais pas quoi faire avec la petite Lili : ce matin elle a vomi, et je crois bien qu'elle est pleine.

Derrière la voix du vétérinaire, on entendait des aboiements.

— Ça ne veut rien dire.

— C'est à cause de ce diable de chat du voisin, il ne la laisse pas en paix.

— De toute façon, le fait qu'elle ait vomi ne veut rien dire, madame Duhalde.

— Elle est très câline.

— Le curetage coûte 150 euros, ne soyez pas bête, et faites-le une bonne fois pour toutes, madame Duhalde, elle en a assez profité.

— Je crois qu'il est trop tard.

— En plus, entre nous, si les chats mâles ressemblent à nos hommes...

Agnès savait rire aux bons moments.

— Sinon, il est encore temps de la faire avorter.

— Non, elle n'est sans doute pas pleine, c'est moi, vous savez comment je suis.

Agnès a posé ses mains sur le ventre de l'animal. Il avait commencé à s'arrondir, il n'y avait aucun doute.

Bien qu'elle les gardait pour les jours de fêtes ou les anniversaires, ce jour-là, elle lui a ouvert une conserve de sardines à l'huile d'olive pour le déjeuner.

L'après-midi, afin d'alléger le temps qu'il restait jusqu'à ce qu'Yves rentre chez lui, elle est allée à la piscine, et ensuite elle a fait ses courses du mois à Champion, une semaine plus tôt que d'habitude. A dix-huit heures cinq, elle a entendu son voisin sortir de la camionnette en sifflant. Agnès l'attendait devant la maison.

— Monsieur Dubois ! Je dois vous parler.

— Bien sûr, il est arrivé quelque chose ?

— Ce sont les chats, quel bordel !

— Voulez-vous monter ? Je vais faire du café.

Agnès a étouffé ses pleurs.

— C'est Lili. Elle est pleine.

— Notre petite princesse ? Ce n'est pas vrai ?

— C'est le vétérinaire qui me l'a dit, elle est pleine.

— Et maintenant, que fait-on ?

— Je ne sais pas, si les petits sont à poils longs, nous pourrions les vendre. Les gens sont prêts à payer une fortune pour un chat persan.

Les grandes dents d'Yves sont restées à l'air un instant.

— Le vétérinaire m'a dit que nous étions encore à temps de la faire avorter — Agnès a tremblé en mettant Yves et elle-même dans le même verbe. Je ne sais pas.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas de café ? J'ai même du Ricoré si vous voulez...

La maison d'Yves sentait l'encens. Près de la porte, un parapluie était ouvert, et il y avait une petite flaque sur les carreaux. Sur la table de la cuisine, *L'Équipe*, rempli de miettes de pain, un morceau de pain et une peau de chorizo. Quand elle a vu une bouteille de vin vide à côté de l'évier, Agnès a été troublée. Elle regardait le micro-onde, et les deux tasses côte à côte, sur le point de bouillir.

— Moi je serais prêt à payer la moitié de l'avortement, mais nous ferons ce que vous voulez.

— Je crois que je veux aller jusqu'au bout, a dit Agnès, juste après que son voisin soit sorti de la cuisine.

Yves est revenu avec un vieil album, grand ouvert. On y voyait un homme à la moustache ébouriffée, aux yeux clairs, avec des médailles sur le col et un sabre à la main.

— Ne me dites pas qu'ils ne se ressemblent pas.

— Ils ont la même figure, c'est vrai.

Yves a tourné les pages :

— C'est sa dernière photo. Il était sur sa fin.

Il s'agissait d'une photo prise au mariage d'Yves. La moustache du grand-père était tombante, les yeux plus diaphanes. A côté, Yves et sa femme. Agnès a ressenti quelque chose qu'elle n'avait pas ressenti depuis longtemps.

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais, vous êtes séparés ou... ?

— Oui, ça fait quatre ans que nous nous sommes séparés. Quatre ans de bonheur. Et vous ? Etes-vous mariée ?

— Non, pas moi.

— Vous ne vous êtes jamais mariée ?

— Nous n'avons pas été jusqu'au mariage, non.

Quand Yves a ranimé l'encens de sa main, Aitatxi a éternué.

— Bon, pour Lili... nous irons jusqu'au bout.

— C'est d'accord.

Il semblait à Agnès que c'était soit le moment d'enlever son manteau soit celui de s'en aller.

— Je vous tiendrai au courant.

— Bon après-midi.

— A vous aussi.

AU FUR et à mesure que le ventre de Lili grossissait, les visites d'Aitatxi s'amenuisaient. Quand Yves rentrait chez lui il faisait déjà nuit, et Agnès ne le voyait que le matin. Parfois, elle restait longtemps à regarder sur l'asphalte les traces laissées par la camionnette d'Yves.

Aitatxi a continué à avaler un sachet d'aliment humide par jour. Lili s'asseyait à ses côtés, et faisait des chorégraphies tourbillonnantes avec sa queue, mais le mâle ne levait pas la tête de l'écuelle, et une fois l'avoir vidé, il s'en allait, plus lentement qu'il n'était venu.

Agnès caressait le dos de Lili. Pour lors, ses mamelles étaient gonflées.

Une fois qu'elle revenait de la piscine, Agnès a trouvé des traînées visqueuses dans le couloir. Elle a eu peur. Des bruits de griffes d'abord, puis des pleurs qu'elle n'avait encore jamais entendus l'ont conduite à sa chambre.

Lili était dans l'armoire à linge, lovée dans un nid fait d'un chandail et d'une couverture, les yeux plus ronds que jamais, apeurée.

Quand Agnès lui a touché le ventre, la chatte a reculé.

La couverture était mouillée et à l'entrée du dressing il y avait une trace jaune.

Elle lui a mis un bol d'eau à côté. Elle l'a caressé. La chatte s'agitait à chaque fois qu'Agnès la touchait. Elle lui a prit une patte, comme dans les films, quand les maris prennent la main de leurs femmes en train d'accoucher.

Quand elle a enfin réussi à apaiser la chatte, Agnès s'est mis la robe en angora et s'est poudré le visage. Elle s'est aspergé d'eau de toilette à la noix de coco la partie arrière des oreilles et les poignets, et est allée chez Yves.

— Je reviens de suite, ma grande. Tiens bon, je reviens de suite.

Les deux sont revenus le nez rougi et les cheveux mouillés par la pluie, et Yves tenait encore les clés de sa camionnette à la main. Mais il faisait bon dans la chambre d'Agnès, et ils ont enlevé leurs manteaux, et

se sont assis sur le lit pour regarder la chatte. Lili poussait fort au fond de l'armoire, l'eau du bol s'était renversé, et au bout de ses moustaches, quelques gouttes tremblaient. A chaque contraction Agnès tressaillait, mais plus elle s'approchait de la chatte, plus celle-ci reculait.

— Quelle catastrophe ! Et tout ça à cause de ma canaille de chat, répétait Yves, tout fier.

Agnès lui a offert à boire, il a demandé un petit cognac.

Quand elle est revenue à la chambre, pour la première fois de sa vie, Agnès a observé les objets qui s'y trouvaient ; la broderie et la soupière en porcelaine qui se trouvaient sur la commode, la photo de Caroline qui venait d'arriver à Alicante, et qui s'appuyait contre un palmier, une glace à la main, l'ours en peluche mauve qui se trouvait sur le lit, la collection de flacons de parfums. Pour la première fois de sa vie, elle s'est sentie étrangère dans sa chambre.

Yves tenait son verre de cognac des deux mains.

— Voilà, voilà le premier ! a-t-il crié, en s'agenouillant sur le tapis et en avançant sa tête au niveau de celle de la chatte.

Agnès continuait à boire de minuscules gorgées de cognac, contente qu'Yves gère la situation, car elle n'avait pas l'habitude qu'il lui arrive des choses.

D'abord, Lili a expulsé quelque chose d'humide et de mou. Ensuite, doucement, elle a coupé de ses dents le cordon ombilical qui la reliait au chaton. Le nouveau-né ressemblait à une taupe, avait les yeux fermés

et était recouvert d'une pellicule visqueuse. Pendant que Lili la léchait, le deuxième est arrivé, de couleur blanche.

En s'agenouillant près d'Yves, les os d'Agnès ont craqué.

— Celui-ci à l'air poilu ! a dit Yves.

— Il n'est pas mort-né au moins ? Il ne bouge pas...
Il est mort !

— Non, il va se dégourdir d'un moment à l'autre, vous verrez.

Agnès a attendu les premiers sursauts de vie des chatons, les yeux pleins de larmes. Elle ne pouvait croire que ces boules de viandes à poils visqueux pouvaient être vivantes.

— Il ne faut pas les toucher, s'ils s'imprègnent de notre odeur, la mère les repoussera et les achèvera, a dit Agnès à Yves.

LA MISE BAS a duré deux heures : quatre chatons étaient nés, deux à poils courts, et deux autres à poils longs. Lili, après avoir mangé le placenta, les a léché un à un, et les a laissé tout coiffés et brillants.

Ils se sont mis aussitôt à miauler et à se traîner jusqu'à s'emparer des mamelles de la mère.

Yves et Agnès s'étaient assis sur le lit, pour regarder les nouveau-nés.

— Ils ressemblent à leur père..., a-t-il dit.

— Prenez celui que vous voulez, monsieur Dubois.
Même plusieurs, si vous voulez.

— Je vous remercie, mais ça me suffit comme ça.

— Peut-être pour un de vos fils...

Une sensation grossière dont elle avait tant l'habitude a traversé Agnès, car Yves ne lui avait jamais parlé de ses fils. Yves a regardé les chatons, avec la plénitude d'un père.

— Ils n'aiment pas les animaux. Ils ne veulent même pas avoir d'enfants, alors vous pensez.

Si Caroline en voulait, elle pourrait lui en envoyer par un transporteur animalier. Mais elle n'en voudrait pas. Elle n'avait jamais vraiment aimé les chats, et quand Agnès, au téléphone, lui parlait de la grossesse de Lili, elle changeait toujours de sujet.

— J'ai pensé mettre une annonce sur le panneau d'affichage de Champion.

— Il faudra que nous les prenions en photo pour ça...

— Mais ils sont encore trop petits.

— Nous leurs ferons une photo de famille d'ici deux semaines, je préparerai Aitatxi pour l'occasion.

Yves en a profité pour se lever :

— Je dois m'en aller, mes fils viennent dîner.

Agnès a regardé sa montre. Elle adoucirait bien d'un cognac les heures qui lui restaient jusqu'au coucher.

— Merci pour tout, monsieur Dubois.

— Si besoin, vous savez où me trouver. Nous sommes de la famille maintenant, madame Duhalde, grâce à eux ! Et merci pour le cognac. Avec ce temps, c'était vraiment bienvenu.

Lorsqu'il s'est levé du lit, Yves ressemblait à un ours réveillé de son hibernation, le geste maladroit. Agnès a regardé les plis du couvre-lit avant de l'accompagner jusqu'à la porte. Un coup de vent lui a mouillé le visage de pluie et Yves a descendu les escaliers en courant et en râlant.

AGNÈS a passé les jours suivants à regarder les chatons et à coiffer Lili.

Lorsqu'ils ont eu un mois, Agnès a trouvé deux chatons suspendus aux passements de l'édredon, et les deux autres dans le tiroir où elle rangeait ses bas et ses écharpes. Le pelage de Lili était terne, elle avait perdu de son élégance, et elle semblait épuisée. L'amour et la compassion se mêlaient chez Agnès, des caresses tendres et violentes.

Elle attendait un signe de la part d'Yves. Elle avait du mal à comprendre pourquoi monsieur Dubois ne venait pas prendre des nouvelles de Lili et des chatons. Ce jour-là, encouragée par un verre d'alcool, elle a sonné chez lui. Yves lui a ouvert la porte en survêtement, avec de petites lunettes à la frontière qui sépare le nez du monde. L'odeur d'encens qui venait de l'intérieur l'a calmée.

— Bonsoir, madame Duhalde.

— Bonsoir, monsieur Dubois, et désolée de venir si tard, vous étiez peut-être en train de dîner ?

— Non, ne vous en faites pas. Comment va la famille ? lui a demandé Yves en repliant ses lunettes mais sans l'inviter à entrer.

— Ils vont bien, ça pousse. Aujourd'hui j'ai retrouvé une des femelles dans la corbeille à pain, à l'aise, sur le pain de mie.

— Vous voulez entrer ? Ils ont annoncé de la neige pour la semaine prochaine et des températures encore plus basses. Quel temps de chien !

Agnès a fait mine d'ôter la capuche de son anorak, mais elle en resserra les liens.

— Merci, mais j'ai laissé le four allumé, un gâteau, vous savez. De toute façon, je suis venue parce que vous aviez parlé de prendre une photo. Je ne sais pas si ça tient toujours pour vous ?

— Bien entendu. J'arrive de suite, si vous le voulez bien.

Agnès a pensé au gâteau imaginaire, mais a quand même accepté.

Yves a tiré Aitatxi de son petit coin, et le vieux chat, par fainéantise, est resté dans les bras d'Yves jusqu'à chez Agnès. Là-bas, Lili l'a accueilli par un souffle.

— Ne te fâche pas, princesse. Le père aussi doit être sur la photo, sois gentille.

— On fait ça où ? a demandé Yves.

— Je ne sais pas... Dans ma chambre, par exemple. C'est le lieu qui me semble le plus naturel, non ?

Yves a chaussé ses lunettes et est resté un moment à regarder les boutons de l'appareil photo. Pendant ce

temps, Agnès a secoué les oreillers et y a installé les quatre chatons et Lili.

— Aitatxi ! Viens !

Dès que le mâle a sauté sur le lit Yves a pris des photos. Agnès les regardait par l'encadrement de la porte, sur la pointe des pieds.

— Madame Duhalde, et si nous faisons une photo de toute la famille ?

Agnès a étouffé un petit rire, avant de s'asseoir sur le lit. Yves a posé l'appareil photo sur la commode, en poussant la photo de Caroline dans un coin, et en s'asseyant bruyamment à côté d'Agnès. Agnès en a eu le souffle coupé. On a entendu le dé clic juste quand leurs mains se sont effleurées.

— J'ai une de ces machines à imprimer à la maison. Vous savez, mes fils ne savent jamais quoi offrir à Noël et ils ont trop d'argent. Je vous les apporte de suite.

Le temps qu'il fasse l'aller-retour, Agnès a mis un gâteau au four, et a écrit au stylo plume, sur un bristol en forme de papyrus :

*Quatre adorables petits chatons à donner :
Deux blancs à poils mi-longs et deux gris tigrés.
Ils sont nés le 17 septembre. Je les garde donc au moins
jusqu'au 14 novembre, afin que le sevrage
se fasse en douceur.
Pour en réserver un, me contacter par téléphone
(0559202133).*

Elle y a collé la photo, et il ne lui manquait plus qu'à les mettre au supermarché, chez le vétérinaire et à la gare.

Yves a donné quelques copies à Agnès, dont une où ils apparaissaient les deux.

— En souvenir, vous savez.

Elle l'a mise à côté de la photo de Caroline, dans le cadre qui, un jour, avait renfermé une photo d'Agnès, jeune.

ELLE a donné les chats assez vite après avoir affiché l'annonce. Mais au moment où elle a donné le dernier (à un couple de Lesaka qui, en échange, lui a offert une boîte de Ferrero Rocher), Lili a disparu. Elle a utilisé une des photos qu'Yves avait faites pour faire des affiches et les mettre dans le quartier, mais des semaines ont passé sans que personne ne l'appelle. Le médecin lui a dit de prendre un cachet entier pour dormir, au lieu de la moitié qu'elle prenait habituellement, et de se dépenser, de continuer à aller à la piscine.

Tous les jours, matin et soir, Agnès faisait le tour du quartier. Elle vérifiait le dessous des voitures, elle ouvrait les couvercles des poubelles, elle guettait les jardins. A chaque fois qu'elle appelait son chat elle le faisait avec un espoir renouvelé.

Un après-midi, Yves a sonné chez elle.

— Bonjour, madame Duhalde.

— Bonjour.

Agnès lui a ouvert le portail, mais son voisin ne semblait pas vouloir entrer.

— C'était à propos de Lili. Elle n'a pas réapparu, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez vu ? Est-ce qu'elle va bien ?

Agnès s'est effondrée quand Yves s'est raclé la gorge.

— Je crois qu'elle se trouve dans ma cave. Elle doit être morte depuis longtemps, mais avec le froid qu'il fait, elle ne sent pas trop encore.

— En êtes-vous sûr ?

— Venez.

Agnès a senti l'humidité de l'herbe entrer jusqu'au fond de ses chaussures. Son voisin lui a tendu la main pour parcourir le chemin boueux menant jusqu'à la cave. Ensuite, il est apparu avec deux verres de cognac, comme s'ils étaient les derniers invités d'une fête, bien après que la musique se soit arrêtée :

— Etes-vous prête ?

— Oui, j'ai eu le temps de me préparer au pire.

Yves lui a pris le verre vide avant d'ouvrir la porte de la cave.

— Elle n'est pas belle à voir, mais c'est bien elle, croyez-moi, je la connaissais très bien. Vous êtes sûre que vous voulez la voir ?

Sous une simple ampoule, Lili ressemblait plus à un tapis de salle de bain qu'à une déesse féline. L'endroit où se trouvait le chat était visqueux, et même si les fenêtres étaient ouvertes, respirer cette puanteur rendait malade. Agnès est sortie en toussant.

— Ça va aller ?

Agnès avait envie de l'embrasser, mais au lieu de cela, elle a sorti un mouchoir de sa manche, et s'est essuyé le nez.

— Je voudrais l'enterrer chez moi, lui a dit Agnès quand ils ont fermé la porte de la cave.

— Je m'en chargerai, madame Duhalde, lui a dit Yves en attrapant le manche d'une pelle.

— Nous le ferons ensemble.

Agnès a porté de chez elle de l'ammoniaque, de la lessive, des torchons, des gants en caoutchouc, une serpillière et des sacs poubelles. Ils ont dû mettre des sacs plastiques à leurs pieds et des gants en caoutchouc pour nettoyer la cave.

— C'est bizarre, car je n'utilise pas de mort-aux-rats, je ne comprends pas comment c'est arrivé, lui a dit Yves.

— Que pouvait-elle bien chercher...

Agnès a ouvert un sac poubelle et Yves a recueilli les restes de Lili avec la pelle.

— Elle ne pèse pas plus qu'un chaton, a dit Agnès.

A la porte, Aitatxi les a regardé, sévère.

— Je vous apporterai les conserves de sardines qu'il me reste et les sacs de croquettes, celui-ci va les apprécier.

— Mais, madame Duhalde, peut-être que...

— Non, celle-ci était la dernière, je ne prendrai plus de chat.

Monsieur Dubois a creusé la tombe sous le figuier d'Agnès, tandis qu'elle le regardait faire. Ils n'ont pas

dit un mot, ils ont juste murmuré une prière rapide. Ils ont enterré Lili sans la sortir du sac.

— Merci, monsieur Dubois, je vous remercie vraiment de ce que vous avez fait pour moi.

— C'était la moindre des choses, madame Duhalde.

— La vie continue, qu'allons-nous y faire ?

— C'est ainsi oui, la vie doit continuer.

— Bonne soirée, monsieur Dubois.

— De même, madame Duhalde.

Chacun est retourné chez soi, chacun à ses horaires, à son terrain et à sa marque de café. Après quelques jours, il leur a semblé qu'ils étaient retournés dans leur vie d'avant où rien ne s'était passé, mais il leur a fallu des semaines pour oublier cette odeur.